

QUEL SERA LE VISAGE DE L'ÉGLISE ?

Responsable

Cet automne, les feuilles mortes sont tombées brutalement et les fortes pluies les ont emportées, provoquant çà et là des inondations et des naufrages. Après la tempête qui secoue l'Église catholique, rien ne sera plus comme avant. Cela augure-t-il d'un nouveau printemps ?

ou téléguidé ?

« **O**N NE SAIT PLUS que penser », avoue une dame à la sortie de la messe dominicale. D'autres paroissiens se demandent comment réagir ou s'interrogent sur ce que l'on peut encore espérer. Le texte de l'Évangile lu ce jour-là a en effet de quoi inquiéter. Il relate l'épisode où Jésus annonce à ses disciples qui s'émerveillent devant les belles pierres du temple de Jérusalem que « tout sera détruit ».

Le rapprochement est vite fait entre l'Évangile et la situation dans laquelle se retrouve l'institution de l'Église catholique. Est-elle appelée à disparaître comme le temple de Jérusalem ? Beaucoup de chrétiens – et de non chrétiens – se disent assommés par les révélations et les affaires qui se succèdent depuis quelques mois. Le malaise est profond et les récentes déclarations du nouvel archevêque ne font qu'ajouter au désarroi de celles et ceux qui vivent encore un certain attachement à leur Église. On ne peut garder sous silence les souffrances qu'ils vivent ni les questions qu'ils posent.

Quels seront les effets collatéraux d'une telle crise ? Quelles seront les répercussions de la décrédibilisation de l'institution ? Qu'est-ce que les chrétiens ont à gagner, qu'ont-ils à perdre ? Ceux qui, sur la pointe des pieds, quittent le bateau [le Titanic de l'éditorial de *L'appel*], où vont-ils ? Et ceux qui restent, ont-ils encore la force de résister, de rester « catho » envers et contre tout ? Quelle paroisse n'est pas usée ? Un nouveau Concile, n'est-ce pas trop tard ? Quelle sera la place des religions dans la société contemporaine où les catholiques n'ont plus le monopole ? Ne faudra-t-il pas revoir la répartition et le mode de financement des cultes ? Et l'Évangile dans tout ça ? Pas besoin d'insister davantage : les questions sont plus nombreuses que les réponses.

DIVISIONS

L'Église catholique est en crise. Le fait n'est pas nouveau. Il y a près de cinquante ans déjà, le Concile Vatican II avait ouvert les voies d'un changement nécessaire pour mieux « répondre » aux évolutions du monde et de la culture. Mais les portes, dit-on, se sont bien vite refermées. Bien

plus, Rome a fait le choix de nommer des évêques conservateurs là où d'autres, dans la foulée du Concile, étaient devenus trop progressistes.

Avec la nomination de l'évêque de Namur, devenu ensuite archevêque de Malines-Bruxelles, c'est cette tendance conservatrice qui s'affirme et se renforce. En Flandre, on fait d'ailleurs le rapprochement entre la crise présente et la situation de l'Église de Hollande dans les années 70. La nomination de deux évêques conservateurs y avait entraîné une polarisation et une division profonde au sein même de l'Église catholique, de même qu'entre cette Église et la société néerlandaise. « Danneels jouissait d'une grande estime et fut même envoyé par Rome dans ces maudits Pays-Bas pour tenter d'apaiser les esprits », écrit Peter De Lobel dans *De Standaard*. Mais « la lutte pour la domination de l'Église des Pays-Bas finit par se terminer à l'avantage des conservateurs », ajoute le journaliste. Une conclusion qui n'invite pas à l'optimisme...

SURSAUTS

Pessimisme, donc ? À voir. Car les langues se délient. Certaines expriment enfin la souffrance vécue et les dominations subies. D'autres portent plus haut et plus fort la critique et l'appel au changement, à la responsabilisation (cf. infra). Désormais, rien ne sera plus comme avant.

Un exemple éclairant ? L'équipe responsable du Conseil interdiocésain des laïcs (CIL), comme son homologue flamand, a pris position publiquement dans une « Lettre ouverte à nos frères chrétiens, laïcs, clercs et évêques » : « Nous les laïcs, hommes et femmes, écrivait-ils, nous n'allons pas nous résigner à ce décalage complet de l'Institution par rapport à notre temps. Le temps est venu, d'oser contester publiquement, transgresser, cesser de toujours obéir passivement. » Ils en appellent aussi à plus d'engagement et de participation des laïcs dans les instances de l'Église.

Dans la même perspective, un curé namurois confiait : « Les responsables de l'Église ne mesurent pas l'écart entre leurs pratiques du pouvoir et la culture dans laquelle on vit. Déjà au niveau paroissial, on ne peut plus imaginer prendre des décisions 'par en haut', même si beaucoup de com-

« Jésus n'a fondé aucune religion, n'a pas établi de rites, n'a pas enseigné de doctrines, n'a pas organisé un système de gouvernement. »

munautés chrétiennes n'y sont pas encore habituées. »

La question du pouvoir et de son fonctionnement dans l'Église catholique est maintenant posée de manière radicale. Il s'agit de mettre fin aux relations infantilissantes qui ont longtemps prévalu.

LAME DE FOND ?

Une forme de vie ecclésiale n'est-elle pas en train de disparaître ? De plus en plus de chrétiens s'en rendent compte. Sans peur, ils prennent distance par rapport à l'institution. Ils ne renient pas pour autant leur foi et ne se désintéressent pas d'une vie communautaire. Mais ils aspirent à vivre en Église autrement.

Les petits groupes se multiplient où l'on (re)découvre autrement la saveur de la parole évangélique à la lumière des textes bibliques. Certains cherchent du côté de l'Évangile plutôt que de la religion. « *L'Évangile vient de Jésus Christ; la religion ne vient pas de Jésus Christ*, rappelle le théologien Joseph Comblin qui vit au Brésil. *L'Évangile n'est pas religieux: Jésus n'a fondé aucune religion, n'a pas établi de rites, n'a pas enseigné de doctrines, n'a pas organisé un système de gouvernement. Rien de tout cela. Il s'est voué à annoncer, à faire connaître le Royaume de Dieu, c'est-à-dire un changement radical de l'humanité entière sous tous ses aspects, un changement dont les auteurs seront les pauvres.* » ■

Thierry TILQUIN

RÉACTION

Une responsabilité à empoigner

Responsable ! Suis-je, sommes-nous responsables des faits ou des paroles que des hommes du clergé ou du magistère ont commis ou proférés ? Moi, vous, nous essayons tant bien que mal de vivre de l'esprit des Évangiles. Moi, vous, nous, nous tournons parfois le dos à la pratique paroissiale et aux directives de Rome, énervés par les leçons de morale sexuelle et atterrés par des actes criminels couverts par la loi du silence. Et puis ?

Aujourd'hui, les questions fusent. Pourquoi ce refus de dialogue avec le monde ? Pourquoi cette posture coincée de l'institution ecclésiale dans des mécanismes élitistes, patriarcaux et sexistes ? Cela m'atteint au cœur. Cela consterne la majorité silencieuse qui, dans cette Église, à gauche ou à droite, sur les bords et parfois au centre, se démène depuis toujours dans des militances diverses au profit de la société dans son ensemble.

SERRER LES COUDES

Être chrétien est une richesse, une joie qui se répand en communauté et au-delà. Reconnaître cette appartenance, s'y appuyer, s'y donner, c'est rencontrer le partage et la tendresse. Mais quand le groupe souffre, il est nécessaire de réagir, de vouloir comprendre la peine ou l'opprobre, et aussi d'affronter les questions qui fâchent.

Parmi ces questions, l'une porte sur MA responsabilité : « Et si je faisais partie du problème du fait de ma désaffection de l'institution et de mon propre silence dépité ? » La réponse n'est pas simple. Le silence est tellement plus aisé...

Aujourd'hui que les langues se délient (cf. supra), ne serait-il pas temps pour chacun-e, à partir de son histoire, de ses moyens et de ses atouts, de vivifier la confiance en soi et en la communauté ? C'est un travail de toute la vie que se nourrir de l'enseignement du Christ et de vitaliser ses engagements au plus proche des autres.

Après deux mille ans, l'Église (re)devient un espace à « édifier », du moment qu'y souffle la Parole et qu'on veuille sans peur la rejoindre. ■

Godelieve UGEUX



Nous vous devons quelques explications...

Il y a bien sûr les déclarations outrancières, mais au-delà, il y faut se questionner sur le fond. La goutte qui fait déborder ne doit pas faire oublier le vase.

Le vrai problème, c'est un positionnement social contraire au cœur même de l'Évangile.

TOUTE l'initiation chrétienne, la catéchèse, la formation religieuse et sacramentelle, poussent les chrétiens à connaître Jésus de Nazareth et à se mettre à sa suite. La conviction est simple : le Christ a proposé un mode de vie qui rend celui qui le met en œuvre heureux. Non seulement lui, mais les autres. Ce faisant, il participe à la construction d'un monde meilleur qui rendra un jour tous les hommes heureux. C'est le cœur de la foi.

Cette initiation chrétienne est parcourue de visages,

et chacun est amené à s'identifier à un de ses visages. Tel dira que sa belle-mère est une véritable Marthe ! Qui ne connaît pas dans son village un bon Samaritain, ou ne rend grâce pour l'amour d'une Marie ou, parfois en rougissant, d'une Madeleine dont le parfum a embaumé un soir de tristesse.

Chacun est appelé à s'identifier à un personnage. La question est très intime. Trop peut-être. Beaucoup répondront pudiquement qu'ils se voient dans le rôle d'un apôtre de seconde zone qui essaye de suivre, de comprendre.

Et cette hiérarchie qui dérape, quelle est sa place dans ce jeu de rôle ? Jeu de rôle au sens noble du terme. Certains sont juges, d'autres sont ministres, certains mêmes archevêques. C'est un jeu, mais très sérieux. Celui de la vie en société.

Les mauvaises langues disent que le haut clergé se voit dans le rôle de Jésus. Ce ne peut pas être vrai. Les mauvais théologiens croient que la liturgie eucharistique donne ce rôle au prêtre. Se prendre pour « le » fils de Dieu est un péché contre l'Esprit. Tous ceux qui connaissent un peu l'histoire de l'Église et la Bible savent que le rôle de l'évêque, c'est celui de Pierre : bourru, pécheur et pécheur.



GRAND-PRÊTRE.

Il est le mauvais, parce qu'il représente ce contre quoi Jésus lutte : une religion qui oppresse l'homme.

On ne demande pas à Pierre d'être un saint, on lui demande de jouer son rôle, très humain, de premier d'entre les fils de Dieu. C'est lui qui doit coordonner la communauté, assurer la paix et la charité, malgré ses faiblesses, ses trahisures.

Le vrai problème c'est que ceux-la qui désolent ne jouent pas ce rôle-là. C'est attristant, mais le seul rôle dans lequel on peut les placer est celui du grand-prêtre. Et le vrai mauvais dans les évangiles, c'est lui. Pas parce qu'il est le

chef de la religion juive. On est tous juifs dans les évangiles. Il est le mauvais, parce qu'il représente ce contre quoi Jésus lutte : une religion qui oppresse l'homme. Elle oppresse l'homme parce qu'il est différent, malade, bref hors des clous d'un système social, dit naturel, considéré comme immuable. Elle crée l'exclusion, la peur, la dépendance, tout le contraire du monde meilleur que l'évangile propose.

Le seul souci du grand-prêtre, c'est de maintenir le temple debout pendant l'occupation. Cela semble le souci principal de ce type de responsable ecclésial en rupture avec son temps. L'occupation est aujourd'hui ce qu'en un mot trop rapide on peut appeler la sécularisation de la société. « Peu importe l'effondrement de l'Église si le pouvoir ecclésiastique tient bon » semble leur ligne politique.

Comment vouloir que la grande Église se reconnaisse en eux s'ils se positionnent dans le rôle même de celui que le Christ a combattu et qui, ne l'oublions pas, l'a fait condamner à mort. ■

Jean-Claude GUYOT